

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 46

Artikel: [Communications diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177339>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

verse. Le gros soulier ferré et les guêtres qui rappelaient nos montagnes et leurs sentiers accidentés, obéissant aux lois de l'allongement et des soudures, ont pris la forme de bottes à l'écuyère et remontent jusqu'aux aines. Le besoin de locomotion et le progrès survenus appellent ici nécessairement le chemin de fer. — Certes, toutes choses s'entre-répondent, pensai-je. Admirable loi du devenir qui de singes nous a fait hommes.

Sous peu, la botte émettra, vers le bas, un prolongement en fer, de 3 à 6 pouces de longueur, armé de roulettes sonores : aujourd'hui les rudiments seuls apparaissent et annoncent le devenir du coq.

Au-dessus des bottes se cache un bout de culotte de peau (je dis culotte et non pantalon) blanche, soutenue à la ceinture par une large draperie rouge et blanche qui tombe sur la cuisse gauche en longue écharpe.

Cette draperie se place aussi en sautoir, car son ampleur suffirait à un ciel de lit : le tout est du plus bel effet. Je n'ai pu savoir si quelque grade se rattachait aux variantes dans le port, ou, si, de par la loi du devenir, l'écharpe avait passé des hanches sur les épaules ou vice-versa.

Bref, l'écharpe, ceinture ou draperie faisait aussi office de baudrier, et soutenait une dague modèle. A cet endroit, j'avoue que peu s'en fallût que le fil philosophique m'échappât, car le devenir me reportait à deux cents ans en arrière ; je retrouvai promptement l'équilibre en songeant que le serpent symbolique se mord toujours la queue, et que le cycle du devenir n'a ni fin ni principe, et que déjà nous voyons l'homme retourner au singe.....

— Je dis donc que l'écharpe portait une dague telle qu'il me souvient d'en avoir vu une pareille dans le galetas de mon grand-père : dague effilée et allongée, dague enmanchée d'une énorme et pesante corbeille en fer, dague horizontalement suspendue par le travers postérieur, de façon à s'accrocher à tous les objets d'alentour. — On me dit que cette broche se nommait une *raprière* et qu'elle servait à embrocher les capes de ces Messieurs, pour en construire une sorte de quenouille, etc., etc..... magnifique chose que le progrès allemand !

Une misère cependant me choquait dans cet accoutrement et en rompait l'harmonie ; je veux parler du *frac noir d'étudiant*. Un habit de salon sous cette défroque semi-chevaleresque, cela ne va décidément pas ; cela jure comme l'armet de Membrin sur le chef du pourfendeur errant. L'évolution continuant ses orbets incessants, amènera sans doute le frac à se transformer en cotte de mailles imbriquées d'écaillés aux mille couleurs, comme elle a métamorphosé la coupe de l'amitié en longue corne de bœuf. A moins que la pipe monstrueuse et la blague à tabac adacquata, la canne ou la cravache, les gants de cavalerie, le bouquet de Marie et l'équipement de fumeur ne réclament l'assistance de toutes ses boutonnières.

Comment cette charmante, cette joyeuse, cette fraternelle, cette sympathique, cette helvétique association de Zoffingue, se voit-elle se laisser prendre à ces rêveries teutoniques ?

On n'a pu me dire si tel était le progrès que l'on attendait des évolutions du polytechnicum.

UN PHILISTRE.

Tout en voulant bien publier l'article qui précède, à la demande d'un de nos abonnés, nous nous faisons un plaisir de reconnaître ici qu'il ne peut nullement s'appliquer à MM. les étudiants de la Suisse romande.

(Rédaction).

Les *Souvenirs poétiques de Valamont* sont la dernière œuvre que nous ait laissée la plume de notre regretté poète national, J. Porchat. Nous éprouvons toujours une douce émotion, un vrai plaisir à relire ces

pages pour en détacher quelque fragment et l'offrir à nos lecteurs. Si les hommes passent, il faut du moins que le souvenir reste, et certes celui que nous rappelons aujourd'hui est cher à bien des cœurs.

Le chant des vendangeurs.

L'automne vaporeuse.
 Annonce les frimas ;
 La caille aventureuse
 Déserte nos climats.
 Déjà l'hiver qui nous menace,
 A couronné les monts de glace,
 Et le raisin, frileux trésor,
 L'ose affronter encor.
 Il fuira son outrage :
 Voici le vendangeur,
 La ville est au village
 Pour ce charmant labeur.
 Il n'est coteau qui ne répète
 Une rustique chansonnette,
 Et ne tressaille en même temps
 De rires éclatants.
 De ces grappes vermeilles
 Bénis soient les destins !
 Combien d'heureuses veilles
 Promettent ces raisins.
 De l'amitié, doublant les flammes
 Ils feront vivre dans nos âmes
 Aimable espoir, flatteuse erreur,
 Jamais trouble et fureur.
 Mais la corde tendue
 Gémit dans le pressoir ;
 Un cri joyeux salue
 Les tambourins du soir.
 Ainsi de pampres couronnée,
 On voit gaîment s'enfuir l'année.
 Au coin du feu coulez, bon vin :
 L'hiver menace en vain.

J. PORCHAT.

D'après une statistique dressée sur des observations faites avec soin, le nombre de chevaux de collier qui circulent sur le boulevard des Italiens à Paris, en un jour, est de 10,750. Ce chiffre, qui paraît fort élevé, est loin d'atteindre au mouvement de circulation qui a lieu sur le pont de Londres. On constate sur ce point, de huit heures du matin à huit heures du soir, le passage de 18,000 voitures de tout genre, donnant le chiffre d'environ 28,000 chevaux de collier.

Madame Jeanne Mussard, de Genève, vient de nous adresser un volume qui sort de presse, intitulé : *L'honneur de la famille*. Nous aurons le plaisir d'en parler prochainement.

Pour la rédaction : L. MONNET. S. CUÉNOUD